

## **Linda Oyer, de la passion de l'Évangile à la passion de l'Église**

Linda OYER est née en 1947 à Champagne en Illinois (USA). Après des études de psychologie à l'Université de l'Illinois et des études bibliques à la Columbia University, elle vient en 1971 étudier en France à l'Institut Catholique de Paris où elle soutiendra sa thèse de doctorat en 1997. Depuis la fin des années 90, elle enseigne la Bible à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine. De 1997 à 2009, elle a été pasteur de l'église mennonite de Lamorlaye.

*Lumière & Vie* remercie chaleureusement Isabelle CARLIER, chargée d'enseignement à l'Université Catholique de Lyon, pour sa collaboration à la réalisation de cet entretien.

**Lumière & Vie :** Vous êtes née aux Etats-Unis dans l'Église mennonite, qui n'est pas bien connue en France et qu'on assimile peut-être trop vite à la communauté des amish. Pourriez-vous nous dire quelques mots de votre enfance dans cette église ?

**Linda OYER :** C'est vrai que les gens voient parfois les mennonites comme des amish civilisés ! Ce n'est pas complètement faux. Nous avons un tronc en commun, d'histoire et de théologie, mais il y a eu malheureusement un schisme dans l'anabaptisme pacifique en 1693 : les amish et les mennonites se sont séparés, parce que les amish désiraient vivre d'une manière plus radicale le refus d'être « du monde ». Les communautés mennonites sont plus insérées dans la vie sociale, et sont « bien civilisées ».

Je me rends compte aujourd'hui que ma théologie a été très marquée parce que j'ai reçu dans mon enfance. J'ai vécu dans un petit village de 1 500 personnes, avec deux églises protestantes et beaucoup de fermes autour. L'église mennonite regroupait 5 à 600 personnes.

Il y avait une seule famille catholique dans le village... ce qui explique que j'ai grandi sans grande connaissance du monde catholique.

Ce qui m'a surtout marquée, en tant qu'enfant, c'est que l'église était vraiment une communauté. Les mennonites ont une spiritualité communautaire qui se vit dans le quotidien. Jeune, je me souviens du moment où mon père a eu une crise cardiaque. Il ne pouvait plus labourer ses champs et semer au printemps. Eh bien, les gens de l'église sont venus pour faire tous ses champs et apporter les repas pour ma mère. L'église était très présente, de manière pratique. Pour un enfant cela donne l'impression d'être dans une grande famille sur laquelle on peut compter. L'entraide, le partage, les repas pris souvent ensemble le dimanche après le culte étaient des signes tangibles de cet aspect communautaire.

Mais cette spiritualité communautaire se voit aussi dans les rites de l'église. Par exemple, nous pratiquons le lavement des pieds de manière communautaire, les uns par les autres (et non seulement par le célébrant). La cène a non seulement une dimension verticale, mais aussi communautaire. Par elle, nous faisons mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus Christ. Elle est un signe de notre réconciliation et notre communion avec Dieu. Mais ce partage du repas, du pain et du vin, est également le signe de notre réconciliation les uns avec les autres, signe de notre unité... d'où l'importance du pardon envers l'autre avant de participer à la cène afin que le signe traduise une réalité. Le baptême a aussi un aspect communautaire. Il est un engagement du croyant à suivre Jésus Christ et un signe de la purification des péchés, mais aussi le signe de l'appartenance à un nouveau peuple réconcilié et un engagement à la soumission mutuelle.

Tout cela conduit à comprendre que notre relation avec Dieu inclut l'autre. Ce n'est pas simplement moi et Dieu de manière individualiste. Si je viens vers Dieu, je viens avec mon prochain. Les deux relations sont liées. La vie et la mort de Jésus Christ ont des implications éthiques dans ma relation avec l'autre.

**L & V: A côté de cet aspect communautaire, les mennonites ont aussi gardé quelque trait spécifique de l'anabaptisme pacifique...**

**L. O. :** Oui, et c'est l'autre aspect qui m'a beaucoup influencé : la non-violence à l'exemple de Jésus qui n'a pas rendu le mal pour le mal, mais qui a pris le mal sur lui. Cependant, il ne s'agit pas seulement d'éviter la violence, mais d'œuvrer pour la réconciliation comme un artisan de paix. Dès le début de l'anabaptisme en 1525, la non-violence était soulignée comme principe, même s'il y a eu une autre forme « millénariste » d'anabaptisme, de courte durée, qui a essayé de hâter le règne de Dieu par la violence. Les Mennonites viennent de la forme d'anabaptisme structurée autour de la non-violence.

Dans mon enfance, toutes les familles Mennonites lisaient un très gros livre qui s'appelait *Le miroir des martyrs*<sup>1</sup>. Tous les enfants mennonites connaissent ainsi l'histoire de l'anabaptiste Dirk Willems (mort martyr en 1569) : arrêté et enfermé dans une tour en plein hiver, il parvient à s'échapper avec une corde de chiffons, et à traverser le lac gelé. Mais le gardien qui le poursuit, et qui n'a pas subi le régime alimentaire de la prison, manque de se noyer quand la glace cède sous son poids. Il appelle au secours, et Dirk revient sur ses pas pour le sauver. Aussitôt le gardien l'arrête, et peu après, Dirk est brûlé au bûcher. Cette histoire marque un enfant, et lui enseigne que l'amour de l'ennemi, c'est quelque chose de concret, de tangible : jusqu'à donner sa vie. Mais ces histoires de martyrs ne nourrissaient pas un esprit de vengeance comme on aurait pu le penser, mais plutôt l'idée qu'il vaut mieux souffrir que de faire du mal à notre prochain.

1. Le *Martyrenspiegel* est un ouvrage anabaptiste hollandais de plus de 1500 pages, présentant l'histoire de tous les martyrs connus des auteurs, depuis ceux de l'antiquité jusqu'aux anabaptistes hollandais ou suisses portant des noms familiers, des noms que chacun a dans sa généalogie s'il appartient à ce milieu. Il a été traduit en allemand et en anglais.

Le mouvement anabaptiste a eu beaucoup de martyrs et était durement persécuté par les réformés, les luthériens, et les catholiques. Choisir son appartenance religieuse, avoir une Eglise séparée de l'Etat, avoir une Eglise composée uniquement des personnes qui confessent librement leur foi, défiait l'ordre qui existait en Europe au XVI<sup>ème</sup> siècle. Même Luther et Calvin avaient gardé l'idée de la symbiose entre l'Eglise et l'Etat.

**L & V :** Dans les années 70, vous décidez de partir en France. Qu'est-ce qui vous pousse à ce départ ?

**L. O. :** Les États-Unis étaient embourbés dans la guerre au Vietnam. J'étais très opposée à cette guerre et j'ai beaucoup milité pour qu'elle s'arrête. Je voulais quitter un pays dont la mentalité

consistait à penser que la force règle tous les problèmes. Il suffit de taper un peu fort et tout s'arrange. Et en plus, beaucoup de chrétiens américains utilisaient Dieu pour justifier la guerre. Bien sûr, ils n'ont pas été les premiers dans l'histoire de l'Eglise à le faire. Mais cette idée que les ennemis de l'Etat devenaient les ennemis de Dieu et de l'Eglise et qu'on pouvait tuer au nom de Dieu me heurtait profondément.

J'ai visité plusieurs pays européens et je me suis sentie bien en France. Cela doit être le bon vin et le fromage qui m'ont attirés ! Mais il y a peut-être autre chose. Je ne savais pas à l'époque que mes racines sont françaises. Mon père et ma mère sont originaires de familles mennonites de l'Alsace, de la Meuse et de Montbéliard, parties pour les États-Unis entre 1830 et 1850. J'avais toujours cru que mes parents étaient allemands, parce que l'allemand était leur langue maternelle. J'ignorais qu'à cette époque les mennonites français parlaient allemand. Alors, le fait de venir en France m'a fait prendre davantage conscience de mes racines culturelles et théologiques.

### **L & V : Pourtant, c'est vers la Catho de Paris que vous vous tournez...**

**L. O. :** Au début, je voulais poursuivre mes études en psychologie, puisque j'avais une maîtrise en psychologie de l'université d'Illinois. Mais il n'y avait pas de reconnaissance mutuelle des diplômes. Et je ne voulais pas recommencer tout à zéro. J'avais aussi une maîtrise en études bibliques et l'Institut catholique de Paris m'intéressait à cause de son programme du DSEB (diplôme supérieur des études bibliques) qui mettait l'accent sur l'exégèse, les langues et la critique textuelle. J'ai pu entrer dans ce programme sur la base de mon mémoire de maîtrise qui portait sur le verbe grec *menō*, *demeurer*, dans l'évangile de Jean.

J'ai beaucoup apprécié ce programme et les très bons exégètes que j'ai eus comme professeurs, tels que, Pierre Grelot<sup>2</sup>, Charles Perrot<sup>3</sup>, Jean Lévêque, Edouard Cothenet<sup>4</sup> et bien d'autres. Dans le cadre de ce programme j'ai pu aussi fréquenter le Centre Sèvres et suivre des cours sur l'évangile de Jean, l'évangile que je préférerais, avec Xavier Léon-Dufour<sup>5</sup>.

2. Pierre GRELOT, 1917 – 2009, a été membre de la Commission biblique pontificale. Auteur de nombreuses participations à des Encyclopédies et volumes collectifs ainsi que de plus d'une vingtaine d'ouvrages d'exégèse et de théologie biblique. Signalons *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur. Une lecture de l'évangile*, *Lectio divina* 167 & 170, Cerf, 1997-1998.

3. Charles PERROT, bibliste, spécialiste du judaïsme contemporain de Jésus, est en particulier l'auteur de *Jésus et l'histoire* (Desclée de Brouwer, 1993).

4. Edouard COTHENET, né en 1924, bibliste, spécialiste des apocryphes chrétiens, auteur notamment de deux volumes sur *Exégèse et liturgie* (Cerf, 1988-1999).

5. Xavier LÉON-DUFOUR, 1913-2007, jésuite connu pour son *Vocabulaire de théologie biblique*, publié en 1962, une œuvre qui est toujours une référence pour les étudiants en théologie. Il a réalisé des travaux importants sur les évangiles synoptiques et sur l'évangile de Jean.

Ce qui m'a marqué n'était pas seulement leur science: j'ai eu des rencontres privilégiées et des échanges profonds avec certains. Par exemple, pendant un bon moment, j'ai donné des leçons d'anglais à Charles Perrot. Ces « cours » étaient souvent suivis par des discussions très intéressantes. Une autre fois, après un examen d'hébreu avec Jean Lévêque, qui a écrit l'étude magistrale sur *Job et son Dieu*<sup>6</sup>, nous avons parlé de son vécu au Carmel et l'expérience de la nuit spirituelle. Ou encore lorsque j'ai rencontré Paul Beauchamp à la bibliothèque jésuite des fontaines à Chantilly. Nous n'étions ce matin-là que nous deux à y travailler, et au moment de partir, il me demande: « alors, vous êtes bibliste? » Là, face à cet exégète chevronné (que j'ai reconnu sans qu'il le sache), j'ai eu un moment d'hésitation et j'ai vraiment fait un petit et timide « oui ». Il m'a regardé avec un sourire, et tout ce qu'il m'a dit, c'était: « moi aussi ». C'est sûr que la simplicité, l'humilité et la spiritualité de ces personnes m'ont aussi marquée.

6. Cf. Jean LÉVÊQUE, *Job et son Dieu*. Essai d'exégèse et de théologie biblique, 2 vol, Gabalda, 1970. Voir aussi *Job ou le drame de la foi*, Lectio divina 216, Cerf, 2007, qui réunit treize études rédigées entre 1971 et 2001.

### **L & V: Vous avez donc prolongé à ce moment-là votre étude de l'évangile de Jean...**

**L. O.:** Pas uniquement. Ma thèse de doctorat portait sur l'envoi en mission post-pascal des disciples relaté dans l'évangile de Matthieu et l'évangile de Jean<sup>7</sup>. Dans un sens mon sujet de thèse a été le fruit d'une rencontre à la Catho avec un prêtre polonais, qui était étudiant lui aussi. Nous étions à table, et lorsqu'il a su que j'étais protestante, il m'a dit: « Vous, les protestants, vous ne mettez pas en pratique toute la Bible! » J'ai répondu: « Oui, c'est sans doute bien possible! Mais avez-vous un texte ou un passage précis en tête? » Et il m'a dit: « Oui, Jn 20,23: vous ne mettez pas en pratique 'ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis' ». Je me suis dit: effectivement, qu'est-ce que nous faisons avec ce texte en tant que protestants? Alors, j'ai fait mon mémoire du DSEB sur Jean 20,19-23, avant de travailler la comparaison avec Matthieu 28,16-20 dans ma thèse.

7. *Interpreting the New in the Light of the Old. A Comparative Study of the Post-Resurrection Commissioning Stories in Matthew and John*, Thèse de doctorat en théologie, Institut Catholique de Paris, 1997.

Dans ces textes, on se trouve en présence de deux communautés chrétiennes issues du judaïsme et qui s'ouvrent aux chrétiens issus du paganisme. Pourtant leurs discours sur la mission sont assez différents. Le lieu est différent: Matthieu place l'envoi sur une montagne en Galilée, tandis que Jean le met dans une maison à

Jérusalem. Le thème du doute est traité différemment. Le contenu de la mission est différent. Chez Matthieu, Jésus dit « Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit », tandis que chez Jean, Jésus parle de remettre et de retenir les péchés. Que signifie retenir les péchés ? Faut-il d'ailleurs maintenir cette traduction de « retenir », au sens de « ne pas remettre »<sup>8</sup> ? Pourquoi ces deux communautés ont-elles formulé deux missiologies différentes ?

L'étude des textes m'a conduit à proposer l'hypothèse que Matthieu et Jean ne se réfèrent pas aux mêmes paradigmes bibliques pour enraciner leur théologie de la mission. D'un côté, Matthieu s'inspire du récit du commencement d'un peuple et de l'alliance abrahamique (Gn 12-17), parce qu'il perçoit la communauté comme une nouvelle communauté abrahamique, un petit nombre qui sert et bénit les nations, dont le signe d'incorporation n'est plus la circoncision mais le baptême. De l'autre, Jean se réfère au récit de la création et de la chute (Gn 1-4), parce qu'il perçoit la communauté comme une nouvelle création, une nouvelle humanité, libérée du péché, qui reçoit la vie, et dont la mission est de libérer du péché et de donner la vie<sup>9</sup>. À travers ces différences d'accents, on pressent que la situation socio-historiques des deux communautés de Matthieu et de Jean vis à vis du judaïsme n'est pas la même : Matthieu semble plus près du déchirement entre juifs et chrétien.

Au moment où je rédigeais ma thèse, j'étais sensible aux changements du paradigme de la mission, à une époque de croissance de l'Église dans les pays du Sud et de l'Est et de déclin de l'Église en Occident : on ne pouvait plus définir la mission comme ce chemin à sens unique d'un christianisme occidental, avec toute sa culture, vers le reste du monde. On se demandait quelles formes pourrait prendre la mission dans une société sécularisée. Revenir à ces témoignages des évangiles sur la mission me semblait une source de réflexion pour cette période de transition.

**L & V : Le doctorat vous a conduit naturellement à l'enseignement, notamment à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine.**

8. Dans sa thèse, Linda OYER a proposé de traduire plus littéralement le verbe *krateo* par *maîtriser*, *prévaloir sur*, *vaincre*. Il n'y a plus alors des péchés à remettre, et des péchés à retenir, mais des péchés remis et des péchés vaincus, maîtrisés. Une perspective somme toute plus évangélique !

9. Voir aussi « Vivre en relation : La notion du salut dans l'évangile de Jean, » dans *L'œuvre de Jésus Christ dans une perspective anabaptiste*, Coll. Perspectives anabaptistes, Editions Excelsis, à paraître en 2010.

10. Églises où le baptême est administré sur la profession de foi de la personne.

**L. O. :** Avant même d’avoir mon doctorat, j’ai enseigné dans un institut biblique à Lamorlaye et aussi dans un institut mennonite près de Bâle en Suisse, qui sert les églises mennonites de France, de Suisse et d’Allemagne. Dans les dernières années de thèse, j’ai commencé à enseigner à la faculté de Vaux-sur-Seine. Cette faculté évangélique a démarré en 1965, soutenue par différentes églises professantes<sup>10</sup> : baptistes, libristes, méthodistes, mennonites, et d’autres courants évangéliques.

11. Le *Diatessaron* de Titien le Syrien (II<sup>ème</sup> siècle) a proposé cette réduction, mais n’a pas été retenu dans le Canon.

A présent, j’enseigne quelques cours d’exégèse du Nouveau Testament, surtout dans les évangiles et aussi des cours de théologie biblique (par exemple, sur la passion du Christ selon chaque évangile). Je suis très attachée aux récits des évangiles depuis mon enfance. Les évangiles ne sont pas des listes de dogmes à croire, mais des récits dans lesquels on entre, des histoires dans lesquelles on chemine. Je trouve passionnant d’étudier l’unité et la diversité des évangiles. Il y a une richesse dans la diversité. L’Église aurait pu se sentir menacée par la diversité des évangiles, surtout dans les premiers siècles, et réduire les quatre évangiles à un<sup>11</sup>, mais en fin de compte l’Église a laissé les différences et placé les quatre dans le canon. Nous avons besoin de ces différences, que ce soit au niveau de la spiritualité, de l’ecclésiologie, de la christologie, de la missiologie...

12. *Dieu à nos pieds... Une étude sur le lavement des pieds*, Editions Mennonites, 2002.

**L & V :** Votre étude sur *Le lavement des pieds* porte le titre : *Dieu à nos pieds*<sup>12</sup>. C’est assez provocateur !

**L. O. :** Oui, c’est un titre choquant, mais je pense que le geste de Jésus était choquant et difficilement recevable, vu la réaction de Pierre. J’ai eu beaucoup de mal à faire accepter le titre par l’éditeur car il voyait « Dieu à nos pieds » comme un geste exprimant un abaissement servile de la part de Jésus : à nos pieds pour exécuter tous nos désirs. Bien sûr, le choix du titre n’allait pas dans ce sens-là. Jésus a dit « Celui qui m’a vu a vu le Père ». Alors le titre était pour moi une manière de dire que cet abaissement volontaire dévoile un aspect essentiel de la nature même de Dieu : un Dieu humble qui s’abaisse dans l’incarnation, dans sa mort et qui nous lave et nous purifie, un Dieu qui fait don de lui-même. Ce geste dit aussi l’essentiel de la vie chrétienne : une vie de service dans l’humilité. Encore une fois, Dieu et l’autre sont liés. Dieu se donne à nous, et nous, nous nous donnons à lui

*et* à l'autre. Le geste de Jésus en Jean 13,6-12 a une signification éthique pour nous (Jn 13,12-17).

J'ai voulu que ce livre soit accessible à un large public. J'ai donc commencé par une petite exégèse, compréhensible pour tout le monde, pour ensuite proposer une liturgie pour la pratique de ce rite au sein d'une communauté. Les Mennonites de France et du Pays-Bas ont une forte tradition de la pratique du lavement des pieds. Mais dans les cent dernières années, ce rite était largement abandonné. J'ai souhaité, par ce petit livre, aider les églises Mennonites françaises à en retrouver la pratique.

Ce geste n'exprime pas seulement quelque chose de la nature de Dieu et de la vie chrétienne, il nous aide également à vivre la réconciliation et la gratuité au sein d'une communauté. Vous savez, il est plus facile de laver les pieds de quelqu'un que d'accepter que quelqu'un s'abaisse pour vous laver les pieds! Nous avons peu d'expérience de la gratuité dans notre culture. Mais il est très difficile de s'abaisser devant l'autre dans l'humilité et le service si nous avons quelque chose contre lui<sup>13</sup>. Il vaut mieux se mettre en règle les uns avec les autres avant, afin que le geste traduise une profonde réalité. Dans ce sens, le lavement des pieds peut être un véritable rite de réconciliation! C'est à la fois un signe, et une « information », une transformation de la vie.

13. Voir aussi « Le pardon : une anticipation eschatologique », dans *Eschatologie et vie quotidienne*, Coll. Perspectives anabaptistes, Editions Excelsis, 2001, p. 83-94.

## **L & V: Parlons aussi de la vie spirituelle, inséparable de l'étude de la Parole de Dieu... Est-ce en approfondissant la question de l'accompagnement spirituel que vous avez rencontré la spiritualité du Carmel?**

**L. O.:** C'est vrai que j'ai vraiment du mal à concevoir une théologie qui ne serait pas au service de l'Eglise ou au service du prochain, qui ne s'incarnerait pas dans le quotidien. L'accompagnement dans la vie spirituelle est un geste d'amour envers le prochain et ainsi fait partie de l'Évangile.

Mais à vrai dire, ce n'est pas en approfondissant cette question que j'ai rencontré le Carmel. C'est plutôt en rencontrant le Carmel que la porte s'est ouverte à l'accompagnement spirituel. Bon, alors, me direz-vous, comment est-ce qu'une mennonite atterrit dans un Carmel? Je n'ai pas fait un choix conscient car,



à ce moment là, je ne connaissais pas la différence entre les spiritualités des jésuites, des dominicains et des carmélites. Je voulais prendre quelques jours de retraite et de silence. Alors j'ai pris des adresses et il y avait une place dans un carmel. Me voilà partie au fin fond des Ardennes, à la campagne, ce que je cherchais.

Lors de ma première expérience d'un office dans un couvent, j'ai écouté les prières des sœurs. Surtout celle d'une vieille sœur carmélite, d'une telle profondeur et d'une telle richesse biblique que je me suis dit : j'aimerais bien discuter avec cette femme. J'ai demandé un entretien, et elle m'a reçu. Elle a commencé en disant : « Les sœurs me disent que vous êtes protestante, c'est vrai ? » Je me suis dit : Oh, malheur ! Elle ne doit pas aimer les protestants. Mais elle a continué en disant : « Vous savez ce que j'aime chez les protestants ? Vous aimez la Parole de Dieu ».

Finalement, c'est à cette sœur que j'ai demandé un accompagnement. Depuis son décès, une autre carmélite du même carmel continue à être mon accompagnatrice spirituelle. Ces deux femmes m'ont ouvert la porte à toute une histoire de la spiritualité chrétienne que je ne connaissais pas. Je pense que j'étais comme beaucoup de protestants dans ce domaine : on commence au premier siècle pour sauter au XX<sup>ème</sup> siècle avec une brève escale au XVI<sup>ème</sup>. Elles m'ont aidé à naviguer dans ce nouveau monde et à parcourir les grandes figures de spiritualité depuis les pères du désert.

Mais mes découvertes ne restaient pas au niveau des lectures. J'ai appris des formes de prière qui ne faisaient pas partie de ma tradition : le fait de prier les psaumes et la prière contemplative (l'oraison de quiétude selon sainte Thérèse d'Avila). Saint Jean de la Croix m'a aidé à intégrer les nuits obscures dans le cheminement spirituel. Parfois nous voyons ces nuits comme un accident de parcours au lieu d'un moyen que Dieu utilise pour faire de la place en nous, de nous libérer de nos attachements excessifs afin de réellement l'aimer et aimer notre prochain.

Ce contact avec le Carmel et des grandes figures de la spiritualité chrétienne m'a aussi aidé à retrouver certaines de mes racines tombées dans l'oubli. Il y a en réalité des ressemblances entre le monachisme et l'anabaptisme : l'accent sur la vie communau-

taire (jusqu'à une communauté de biens pour les houtériens), le refus de porter des armes, l'admonition fraternelle, le détachement du monde et la simplicité de vie<sup>14</sup>...

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas de différences de théologie entre nous. Mais rien qui altère le sentiment de partager la même expérience chrétienne universelle. Et même sur les points divergents, mes échanges au Carmel continuent d'être très riches, parce que chacune a parfois des représentations caricaturales de l'autre. Pour certains catholiques, les protestants ne « croient » pas à Marie. De même, pour certains protestants, les catholiques accordent à Marie la même place qu'à Jésus. Souvent ces caricatures nous arrangent. Mais lorsque le dialogue s'enracine dans la Bible et dans l'expérience spirituelle, nous sommes plus ouverts à l'écoute de l'autre, plus enclins à faire l'effort de comprendre la signification des mots et des concepts de l'autre.

## **L & V: La spiritualité entraîne-t-elle un autre regard sur l'Église et sur les divisions dans l'Église ?**

**L. O. :** Je trouve intéressant de regarder la diversité des profils spirituels ou des courants de spiritualité dans la Bible, puis dans l'histoire de l'Église, quelle que soit la confession<sup>15</sup>. Certains croyants mettent l'accent sur la contemplation, d'autres sur la sainteté, d'autres sur la vérité et l'orthodoxie, d'autres sur les charismes, d'autres sur la justice sociale... Chaque courant a sa nécessité, ses richesses, ses limites, et ses travers possibles. Et nous les retrouvons peu ou prou dans toutes les confessions. Dans le courant de justice sociale il y a un Martin Luther King chez les protestants, et un Abbé Pierre chez les catholiques. Il y a le pentecôtisme chez les protestants, et il y a le renouveau charismatique chez les catholiques. Et souvent, la proximité liée au courant de spiritualité l'emporte sur la différence de confession, de dogmes. Notre manière de vivre la vie spirituelle, notre personnalité, comptent plus dans la rencontre que notre théologie, même si la théologie influence aussi la spiritualité.

Et c'est un biais intéressant pour aborder l'unité de l'Église, car les formes de spiritualités sont transversales et constituent des points de contact naturels. Elles nous montrent que l'unité se fait dans la diversité. Il y a bien des années, Cullmann a écrit ce

14. Dans *L'entente fraternelle de Schleithem (1527)* rédigée sûrement par Michaël SÄTTLER, dirigeant anabaptiste et ancien prieur bénédictin, il existe de forts parallèles avec la Règle de Saint Benoît.

15. L'auteur a développé ce point de vue dans une conférence intitulée « Célébrer Dieu avec nos différences », disponible sur [www.femmes2000.fr](http://www.femmes2000.fr)

16. Linda OYER et Louis SCHWEITZER ont co-écrit *Les crises de la foi. Etapes sur le chemin de la vie spirituelle*, à paraître fin 2010 aux éditions Je Sème.

livre *L'unité par la diversité*<sup>16</sup>. C'est un livre qui m'a beaucoup interpellé. Mais c'est bien ce que dit Paul en Ephésiens 4.11-16. C'est par cette diversité des dons et des parts de la faveur divine qu'on arrive à l'unité de l'Esprit, à l'unité du Corps du Christ. Évidemment, cela suppose d'accepter ses limites, de ne pas être tout. Il faut avoir l'humilité de dire : je n'ai pas toute la vérité, ma manière de vivre la vie spirituelle n'est pas la seule. Il n'y a pas qu'une seule spiritualité, ce n'est pas une taille unique qui est inscrite au ciel.

Et c'est aussi en accueillant sa spiritualité que l'autre m'aide à éviter les pièges de ma propre spiritualité. Plus un courant de spiritualité exclut les autres, plus il s'appauvrit, et risque de tomber dans ses travers propres : la fuite de l'action responsable et un certain individualisme pour le courant contemplatif, le légalisme et le jugement dans le courant de sainteté, les œillères et le manque de sens des nuances chez les amateurs d'orthodoxie, le sensationnel et la difficulté à intégrer le sens de la croix chez les charismatiques, l'activisme au détriment de l'intériorité et la démission de l'éthique personnelle dans le courant de justice sociale... On a besoin les uns des autres pour grandir en Christ, pour parvenir à la stature parfaite du Christ.

**L & V: Si l'on voulait résumer votre parcours, pourrait-on dire que vous êtes passée de la passion de l'Évangile à la passion de l'Église ?**

**L. O. :** C'est juste de dire que je suis passé de la passion de l'évangile à une passion de l'Église avec un grand E, l'Église universelle. L'évangile de Jean m'a beaucoup aidé dans ce cheminement. Jean souligne les relations entre le Père, le Fils et le Saint Esprit... peut-être plus que n'importe quel autre livre du Nouveau Testament. Il décrit ces relations d'amour entre le Père et le Fils, cette communion réciproque, cette vie partagée, ces rapports à l'intérieur de cette tri-unité. Nous en percevons une profonde unité et une continuité d'action.

Et en même temps, l'évangile de Jean insiste sur les relations d'amour mutuel et d'unité entre chrétiens. Nous sommes appelés en tant que communauté de disciples à être un reflet attrayant des relations qui existent au sein de la trinité, à refléter la « com-

munauté divine ». Le chapitre 17 souligne que le monde connaîtra l'amour de Dieu et les relations trinitaires par notre manière de vivre ensemble. A travers nos relations de mutualité, d'interdépendance, de complémentarité, nous sommes signes de ces relations qui existent entre le Père, le Fils et le Saint Esprit. Si l'on a besoin les uns des autres, c'est non seulement pour nous-mêmes, mais je dirais aussi pour le monde. Et dans ce sens-là, l'Église est vraiment sacrement pour le monde, visibilité de Dieu pour le monde.

L'Église, c'est comme une « maison témoin », qui rend visible et concret le projet de Dieu pour l'humanité. C'est une communauté où nous vivons des relations nouvelles. Certes, nous ne les vivons pas parfaitement, mais le pardon et la réconciliation y sont possibles. L'Église n'est pas simplement le lieu où la parole est prêchée et les sacrements administrés. Elle est une communauté qui chemine ensemble vers une transformation à l'image du Christ. Elle est le lieu où les relations sont vécues autrement que dans la société. Les divisions qui marquent la société entre noirs et blancs, riches et pauvres, hommes et femmes, ces divisions-là ne constituent plus des distinctions importantes dans l'Église. L'Église est appelée à vivre la mutualité et la complémentarité. Ainsi est-elle premier sacrement d'amour, et signe du règne de Dieu qui vient.

**L & V: C'est dans le désir de cette Église-là que s'inscrit votre engagement œcuménique.**

**L. O.:** Ce que l'on voit dans l'histoire, c'est qu'une confession valorise un certain aspect de la foi et que l'autre, en réaction, le met de côté. Ceci était vrai surtout au XVI<sup>ème</sup> siècle, mais c'est encore vrai aujourd'hui: chacun a tendance à construire son identité par ce qui le démarque de l'autre. Et nous arrivons parfois à des polarisations quasi-pathologiques! Au XVI<sup>ème</sup> siècle, les protestants mettaient l'accent sur la lecture de la Bible par chaque chrétien, et il semble que par réaction, les catholiques ont longtemps réservé la lecture de la Bible aux monastères et au clergé.

Ou encore, l'Eglise Catholique vit une ecclésiologie plutôt matthéenne: présence forte de Pierre, porte-parole des disciples, et

sur lequel Jésus bâtit son Église. Les églises évangéliques, en partie par réaction, vivent plutôt une ecclésiologie johannique, qui insiste plus sur les relations égalitaires animées par le Saint Esprit en chacun et a peu de hiérarchie institutionnelle. Chez Jean, c'est le disciple bien-aimé qui est le disciple par excellence et Pierre passe par lui. Ces deux ecclésiologies font partie du Nouveau Testament. L'œcuménisme pour moi commence avec cette logique de retrouver la part de l'héritage laissée de côté en réaction.

Le travail que je fais en collaboration avec le pasteur Louis Schweitzer s'inscrit bien dans un engagement œcuménique<sup>17</sup>. Nous avons développé un programme ISCAS (initiation à la spiritualité chrétienne et à l'accompagnement spirituel) sous l'égide de l'association « Compagnons de route ». Il s'agit d'une formation basée sur des sessions de deux ou trois jours et qui s'étend sur trois années. La première année, nous présentons les grandes spiritualités chrétiennes depuis les Pères du désert jusqu'au mouvement charismatique. L'accent est mis sur ce que chacune peut apporter de spécifique, en particulier sur tout ce qui permet de mieux accompagner ou de comprendre plus profondément les chemins spirituels. Nous aimerions aider les évangéliques à prendre conscience de la richesse et de l'utilité de cet héritage largement perdu pour eux.

17. Linda OYER et Louis SCHWEITZER ont co-écrit *Les crises de la foi. Etapes sur le chemin de la vie spirituelle*, à paraître fin 2010 aux éditions Je Sème.

**L & V: Vous avez consacré toute votre vie à la Parole et la vie de l'Église, de sorte que l'on peut bien parler d'un ministère de fait. Comment voyez-vous l'avenir du ministère des femmes ?**

**L. O. :** Le ministère féminin de pasteur est accepté par la plupart des mennonites, même s'il y a beaucoup plus de femmes pasteurs en Allemagne, au Pays-Bas ou aux États-Unis qu'en France. Toutes les églises évangéliques ne permettent pas à une femme d'être pasteur ou de prêcher au culte. Même pour celles qui l'acceptent, je trouve que c'est toujours quelque chose de fragile.

Néanmoins, il me semble que nous pouvons voir dans le Nouveau Testament des ouvertures réelles en ce qui concernent la possibilité pour les femmes d'utiliser tous leurs dons dans la

vie de l'Eglise : Galates 3,28 est un exemple. Bien sûr, ce texte parle de notre nouvelle vie de baptisés en Christ. Mais est-ce que l'affirmation de l'apôtre Paul « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ » est simplement une déclaration sur notre salut et notre statut d'être égaux devant Dieu ? Est-ce que notre égalité de statut en Christ ne devrait pas s'exprimer dans les relations au sein de l'Eglise ? L'Eglise n'est-elle pas signe du règne de Dieu qui vient et par conséquent n'est-elle pas appelée à vivre de manière visible des relations renouvelées ? Il me semble que ce que nous sommes en Christ devrait se manifester visiblement dans l'Eglise.

Si je pouvais prendre les mots d'un concitoyen, je dirais moi aussi : « *I have a dream* ». J'ai un rêve qu'un jour les personnes recevront leur place dans l'Eglise non pas selon leur sexe, mais selon leurs dons, leur vocation, et leur appel. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir dire « j'ai vu la terre promise » où on entre dans le sens plénier de cette affirmation de Paul !

**Jan Luiken**, *Dirk Willems venant au secours de son poursuivant* in *The Martyrs Mirror*, gravure, vers 1650. →

**Linda OYER**